

Recherches sociographiques



Gérard PARIZEAU, *La société canadienne-française au XIXe siècle*

Gilles Dussault

Volume 17, numéro 2, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055720ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055720ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dussault, G. (1976). Compte rendu de [Gérard PARIZEAU, *La société canadienne-française au XIXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, 17(2), 266–268. <https://doi.org/10.7202/055720ar>

cherchent à tout expliquer par de prétendues conspirations (p. 68). Le postulat qui inspire leurs propos sur tout sujet est d'ordre simpliste et manichéen : la Providence veut le Bien mais, en même temps, permet le Mal « qui peut éventuellement servir ses fins » (p. 58). Le thème central, sous-jacent à cette idéologie élémentaire, est celui du *complot* : essentiellement le complot judéo-maçonnique d'où est né le communisme lequel a lui-même entraîné à sa suite tous les maux contemporains. Ces forces de l'histoire moderne sont les trois « pivots » des thèses de *L'Action catholique* : la franc-maçonnerie, la « juiverie », le communisme. Elles dictent les attitudes du journal face à tous les problèmes qui retiennent son attention : les dictatures des années 30, la démocratie, l'évolution du Québec. On a peine à croire qu'un journal si près de nous dans le temps et l'espace social ait pu être à ce point favorable aux dictatures (Hitler, Mussolini, Salazar), hostile à la France, agressif vis-à-vis des démocraties, y compris la nôtre.

L'auteur manifeste un indiscutable souci d'être juste envers les rédacteurs de cette feuille « catholique », au point que l'on se demande parfois si son désir d'objectivité ne l'incite pas à une identification qui elle-même favorise la sympathie. Tout au moins, il apparaît souvent difficile de déterminer dans quelle mesure l'auteur approuve ou condamne les positions du journal ou laisse seulement planer sur celles-ci ses propres incertitudes. On aimerait plus de précision, plus de netteté. Ainsi, lorsqu'il traite de l'importance qu'a accordée *L'Action catholique* aux Protocoles des sages de Sion, dont on sait depuis longtemps qu'ils constituent l'une des plus odieuses supercheries de l'histoire (pp. 74-77); ou lorsqu'il évoque les tergiversations de *L'Action catholique* vis-à-vis de l'antisémitisme pourtant atrocement manifeste de Hitler (pp. 91-92); ou enfin, lorsqu'il expose les dilemmes du journal face à la dictature économique et au corporatisme (p. 207). On pourrait multiplier les exemples où les ambiguïtés du commentaire gommant les positions du journal.

Dans l'ensemble, disons qu'il s'agit d'une étude honnête portant sur un journal non moins honnête mais dont l'idéologie intransigeante nous semble d'un autre âge et dont la lecture, aujourd'hui, est vite insupportable. Nous la tolérerions peut-être moins mal si l'auteur avait situé son sujet dans la perspective d'autres courants de pensée de l'époque, en particulier, des dictats de la « doctrine sociale » de l'Église. La « Conclusion » de l'ouvrage, sous ce rapport, nous laisse sur notre appétit. Sous prétexte d'un « bilan » ou d'une synthèse, elle se contente d'être répétitive. Nous n'y apprenons rien de neuf sinon que *L'Action catholique* a été prophète du *statu quo* et qu'elle a peut-être « bloqué » l'évolution de la société québécoise particulièrement dans les domaines de la démocratisation et de l'industrialisation (p. 313). On ne pourrait trouver de plus charmants euphémismes. Et l'on comprend mieux pour quelles raisons, quelques années plus tard, la société québécoise s'est brusquement sécularisée en se mettant à l'heure du monde contemporain.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Gérard PARIZEAU, *La société canadienne-française au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1975, 550 p.

Monsieur Gérard Parizeau a eu recours à la formule du recueil d'essais pour aborder le XIX^e siècle québécois. Le sous-titre de cet ouvrage, « Essais sur le milieu », l'indique d'ailleurs : ces essais, quatorze en tout, ne portent pas tous directement sur le « milieu ». Trois le font, pour les périodes de 1800-1810, 1837-1840 et 1870-1900, alors que les onze autres sont des portraits de personnages qui ont marqué leur époque.

Dans ses trois essais sur autant de périodes du XIX^e siècle, l'auteur a surtout tenté de reconstituer le contexte socio-économique de l'époque : il décrit la situation de l'agriculture, du commerce, des transports ; il présente brièvement la situation du monde de l'éducation, la vie

religieuse, la vie culturelle, etc. L'objectif est, en fait, de permettre au lecteur de mieux situer des événements politiques, dont il a largement entendu parler ailleurs, dans leur contexte. Ainsi, dans l'essai intitulé « Le Bas-Canada en ébullition, 1837-1840 » (pp. 53-83), les événements de 1837-1838 ne sont pas abordés ; M. Parizeau laisse à d'autres ce soin et s'en tient, quant à lui, au contexte de ces événements. Ce choix est intéressant car il permet de mettre en lumière des aspects de la réalité qu'on a souvent négligés en mettant l'emphase trop exclusivement sur la seule vie politique.

La seconde section de l'ouvrage propose une galerie de onze portraits caractérisant, selon l'auteur, neuf « types sociaux » du XIX^e siècle. Voici comment M. Parizeau présente cette partie de son livre : « Une société est faite d'éléments bien différents : des plus humbles aux plus élevés, du manœuvre et du paysan à l'intellectuel. Au Canada français, le dix-neuvième siècle a eu ses intellectuels, son clergé et sa bourgeoisie, armature d'une société en gestation. C'est l'histoire de cette classe moyenne qu'on a voulu évoquer dans cette seconde partie... » (p. 137). Voyons donc qui sont ces personnages à travers lesquels on évoquera l'histoire de la « classe moyenne » canadienne-française. Le premier, Joseph Bouchette (1774-1841), fonctionnaire, géographe, ami et protégé de Sir Robert Shore Milnes (dont il donne d'ailleurs le nom à un de ses fils qui s'appellera Robert Shore Milnes Bouchette), lieutenant-gouverneur du Bas-Canada, représente le type du « bureaucrate ».

Le « clerc », c'est M^r Ignace Bourget (1799-1885), évêque de Montréal de 1840 à 1876 et grand ténor de l'ultramontanisme ; l'auteur retrace ses fameuses campagnes contre les membres de l'Institut canadien et ses querelles avec les Sulpiciens au sujet de la conduite des affaires religieuses à Montréal. Il décrit aussi abondamment son caractère de visionnaire, dont une des manifestations les plus frappantes fut la construction d'une cathédrale, réplique de Saint-Pierre de Rome, symbole par lequel M^r Bourget voulait signifier la filiation directe entre Rome et le Canada français.

P.J.O. Chauveau (1820-1890), avocat, écrivain, premier premier ministre de la province de Québec en 1867, est le type de l'homme politique, de l'éducateur et de l'humaniste.

L'écrivain et le journaliste sont personnifiés par Faucher de St-Maurice (1844-1897), de son vrai nom Narcisse Faucher qu'il changea pour faire plus aristocrate ; il fut député un temps, mais on se souvient surtout de lui comme d'un grand voyageur (Mexique, Europe, Afrique du Nord) et d'un grand défenseur de la culture française.

L'homme d'affaires nous est présenté à travers Joseph Masson (1791-1847), et Louis-Adélarde Sénécal (1829-1887) : le premier est commerçant-importateur et financier. Il fut vice-président de la Banque de Montréal et accumula une importante fortune. Il fut seigneur et également conseiller législatif. Sénécal fit ses affaires dans les transports (chemins de fer, navigation) : il joua aussi un rôle politique important quoique discret. Député, il sera toujours un *back-bencher* ; mais son influence sera d'autant plus grande que son rôle paraîtra effacé. Il est l'éminence grise derrière Adolphe Chapleau, et Wilfrid Laurier en fera une de ses cibles de choix.

Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871) est surtout connu comme écrivain et mémorialiste. M. Parizeau en fait ici le type du seigneur en même temps que Joseph Papineau (1752-1841) — et non 1851 comme en page 383 —, père de Louis-Joseph : Papineau fut seigneur de la « Petite Nation » en bordure de l'Outaouais, mais il fut avant tout notaire et homme politique dont l'image de tribun a longtemps été présente chez ses contemporains.

Pour terminer, trois portraits et autant de « types sociaux ». Le sociologue, c'est Étienne Parent (1802-1874) : Parent fut journaliste, haut fonctionnaire, député. Sa pensée politique, qui insistait sur la nécessité d'un développement économique accru, et qui tranchait manifestement sur les idéologies de l'époque, est particulièrement bien analysée ici. Augustin-Norbert Morin (1803-1865), est le juriste : député, il participe à la rédaction des quatre-vingt-douze résolutions. Il sera plus tard ministre et travaillera activement à la rédaction de notre code civil. Enfin le marquis de Lorne (1845-1914), gouverneur-général du Canada de 1878 à 1883, représente l'aristocrate. Gendre de la Reine Victoria, il fonda la Société royale du Canada, sous l'inspiration, paraît-il, de son épouse, la princesse Louise, protectrice des arts et des lettres, elle-même peintre et sculpteur.

Ces personnages ont bien des traits en commun pour être distingués en neuf types. Plusieurs ont reçu une formation juridique, la plupart participèrent à la vie politique, soit comme membre du parlement soit comme haut fonctionnaire, parfois les deux. Tous ont bien vécu ; résidences, voyages,

etc. On serait plutôt devant plusieurs spécimens d'une même espèce; espèce que nous hésiterions beaucoup à appeler « classe moyenne ». Ce sont plutôt des représentants de l'élite canadienne-française du XIX^e siècle que nous présente M. Parizeau (souvent avec beaucoup d'indulgence): élite cléricale, élite politique, élite d'affaires. Tels que présentés, dans leur biographie respective, ces personnages apparaissent bien distincts; mais resitués dans la réalité des classes de leur époque, il en va tout autrement.

Cela dit, les portraits que nous propose l'auteur restent intéressants à plusieurs égards; il nous font connaître des personnages que les historiens n'ont pas toujours choyés et qui méritent d'être mieux connus (De St-Maurice, Morin, Masson, etc.). Ils relèvent aussi des faits de la petite histoire que les grandes fresques ne peuvent inclure, mais qui sont ces événements qui forment la trame quotidienne de l'histoire. En cela, la contribution d'historiens comme M. Parizeau, qui pratiquent l'histoire, sans préparation formelle mais avec un amour qui ne s'apprend pas, est fort importante. Sans eux, les Victor Morin, les Gérard Malchelosse, les Sylvio Leblond et bien d'autres, qui ont choisi comme *hobby* de faire de l'histoire, bien des événements et bien des individus seraient encore dans l'oubli; si ce type de production n'a pas toujours la rigueur de l'histoire scientifique, elle n'en a pas non plus, heureusement, l'aridité. Par exemple, bien peu d'historiens de formation se permettraient comme M. Parizeau de faire référence aux coordonnées astrologiques de leurs personnages. L'intention reste, dans ce genre d'ouvrage, de contribuer à la discipline historique mais, avant tout, on veut intéresser le lecteur et lui injecter le goût de l'histoire. C'est peut-être au nom de ce second objectif que des auteurs cèdent à la tentation de romancer un peu leurs récits. Dans le cas qui nous occupe, l'auteur n'y échappe pas et il fait preuve d'une très grande indulgence à l'endroit de certains personnages, en particulier Joseph Masson, L.A. Sénécal et Joseph Bouchette. Le lecteur aura intérêt à compléter son information en consultant des textes un peu plus critiques.

En terminant, signalons deux faiblesses dans la présentation de l'ouvrage. D'abord les répétitions: c'est un des risques de cette formule du recueil d'essais. Ici, en plus du fait que l'auteur ait naturellement tendance à se répéter, on retrouve un tas de répétitions du texte aux renvois et d'un article à un autre (budget de l'instruction publique en 1867, circonstances du choix d'Ottawa comme capitale fédérale par la reine Victoria, etc.). Une autre chose qu'il faudrait éviter, nous semble-t-il, ce sont les longues citations en anglais que l'éditeur laisse non traduites. Il devrait aller de soi que toute citation dans une autre langue fasse l'objet d'une traduction, que ce soit dans le texte ou en bas de page.

Au total, le livre de M. Parizeau, s'il ne fait pas l'histoire de la société canadienne-française au XIX^e siècle comme semble l'indiquer son titre, constitue une bonne entrée en matière. Écrit plus pour le profane que pour l'historien, ce livre sera probablement mieux reçu du premier que du second.

Gilles DUSSAULT

*Département des relations industrielles,
Université Laval.*

Madeleine FERRON, avec la collaboration de Robert CLICHE, *Les Beaucerons, ces insoumis: 1735-1867*, Montréal, Hurtubise/HMH, 1974.

Tirer des textes officiels et des « dires de la tradition » les éléments qui permettent d'écrire « une histoire qui tiendrait compte des hommes plus que des événements et qui nous permettrait de retrouver le Beauceron dans toute son authenticité » (p. 13), tel est l'objectif de ce petit livre. C'est une autre contribution à notre historiographie qui nous vient, non pas d'historiens professionnels, mais d'amants de l'histoire, si on ne passe l'expression. C'est une forte curiosité de leurs origines qui pousse nombre de personnes à retourner aux sources comme en pèlerinage. « Pour travailler d'une